Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 2 (1880)
Heft: 4

Artikel: Bulletin mensuel : (4 octobre 1880)
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-131579

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BULLETIN MENSUEL (*4 octobre 1880*).

L'usage des voyages circulaires à prix réduit est devenu si général en Europe, qu'il n'est pas étonnant que l'idée soit venue d'en faire profiter l'**Algérie**, tout ce qui peut contribuer à faire connaître cette colonie d'un plus grand nombre de personnes devant en même temps favoriser son développement. Signalée aux Compagnies de chemins de fer et de navigation, elle se réalisera vraisemblablement avant qu'il soit longtemps, et nous attirons sur elle l'attention de nos lecteurs, dont plusieurs voudront peut-être parcourir en touristes une contrée aux progrès de laquelle ils ont pris intérêt.

Il y a une année, nous annoncions l'intention de M. Albert Grévy, gouverneur général de la colonie, d'étendre le **territoire civil** à tout le Tell proprement dit, où jusqu'ici le régime militaire était en vigueur. Le gouvernement et le parlement ont adopté son programme ; le projet définitif a été arrêté, les moyens d'exécution préparés, et, de la période d'étude, on va passer à l'application, comme l'annonce une circulaire du 25 août. Des propositions avaient été faites, par lesquelles on demandait à M. le gouverneur général d'étendre encore plus les limites de ce nouveau territoire. Il n'a pas cru pouvoir les accueillir, pour ne pas risquer de compromettre le succès de cette réforme, en dépassant actuellement une limite qui semble indiquée par la nature même des choses. Toutefois, les divers points du Sahara qui renferment des groupes d'oasis où la population est dense et pour la plus grande partie sédentaire, verront au moins leur régime administratif modifié par les réformes particulières reconnues nécessaires. M. Grévy fait appel au zèle et au patriotisme des préfets pour développer la colonisation dans le nouveau territoire, par la création de centres européens, l'ouverture de chemins, de routes, de voies ferrées, et par l'exécution de tous les travaux qui assurent la richesse et le peuplement d'un pays.

L'approche de l'automne va permettre aux expéditions entreprises en vue du **Trans-Saharien** de recommencer leurs opérations. Au reste, cette question est si complexe qu'à côté de ceux qui l'étudient sur le terrain même, beaucoup d'esprits s'en occupent pour l'éclairer de tous les renseignements désirables, et chercher les moyens les meilleurs de triompher des obstacles qu'elle rencontre.

Dans un mémoire sur la géographie physique du Sahara, un correspondant du *Bulletin de la Société de géographie d'Oran* a recueilli toutes

les informations fournies par Duveyrier, Barth, El-Bekri, et aussi par quantité d'indigènes venus de Tombouctou, et il en conclut que, du Touat au coude du Niger, à part les dunes d'Ouallen, qui peuvent être franchies en moins de deux heures, le pays est plat et d'un aspect uniforme; que par conséquent, à partir du Touat, le Trans-Saharien garderait une horizontalité presque absolue, qu'il suive la vallée de l'Oued Teghazert ou les *hammada*. Quoi qu'il en soit, M. Jouane, conducteur des ponts et chaussées, recommande un système particulier pour la partie du chemin de fer qui traverserait les sables. Suivant lui, les traverses d'une voie au niveau du sol arrêteraient les sables ; un remblai serait bientôt enterré ; des murs, des digues, des parasables, comme il en a été proposé, seraient autant de causes d'accumulation des sables; les rails devraient être posés sur une charpente métallique à claire-voie, relevée de 1^{m} à 1^{m},50 au-dessus du sol ; la partie inférieure en serait enterrée de 10 à 15 centimètres et la question des sables serait écartée. De cette manière, il n'y aurait ni usure, ni entretien, ni terrassements à faire, ni ballast à poser; il ne serait pas besoin non plus d'une armée de terrassiers qu'il serait difficile d'alimenter dans le pays. Le prix de revient ne dépasserait pas celui d'un chemin de fer ordinaire; il serait même inférieur à celui d'une voie protégée par des parasables.

En Égypte, les mesures prises contre les **trafiquants d'esclaves** ne les ont point encore engagés à renoncer à leur commerce. Une lettre de M. Roth à l'*Anti-Slavery Reporter* annonce que des bateaux chargés d'esclaves continuent à descendre le Nil depuis Assouan. Ils sont très petits, et l'on ne croirait pas que personne pût y être caché, aussi les souffrances des esclaves qu'on y entasse doivent-elles être très grandes. Ils s'arrêtent à de petits villages où personne ne fait attention à eux. M. Roth estime à plus de 3000 les esclaves amenés en Égypte pendant les mois de juin et de juillet. De son côté, le Dr Lowe, qui a résidé plusieurs années en Égypte et au Soudan, donne au journal susmentionné des renseignements utiles sur les lieux de provenance des esclaves et sur le mode actuel de la traite. Les nègres qui forment les caravanes d'esclaves appartiennent aux districts situés le long des frontières S. et S.-O. du Soudan égyptien, tels que le pays des Niams-Niams et des Monbouttous, le Dar Fertit, le Dar Kalaka, le Dar Binda, le Dar Rounga, pays égyptiens de nom, mais où les postes militaires sont trop disséminés pour pouvoir exercer une police effective. Les razzias s'y font par des gens qui ont émigré en masse du Dongola et ont formé des établissements armés dans le bassin du Bahr-el-Ghazal. Ils conduisent

leurs captifs dans les villes frontières du Darfour et du Kordofan : Chekka, Kalaka, Dara, M'Changa, etc., où ils les vendent aux Gallabas qui, de la côte, apportent de la poudre, du plomb, des fusils, des marchandises de Manchester, des parfums, etc. Ceux-ci les mènent par les vallées les moins fréquentées, celle de Mokattan en particulier, parallèle au Nil, à l'O. de Khartoum ; ils leur font traverser le Nil dans des bateaux, puis les dirigent sur Souakim. Là la traite se pratique ouvertement. En effet, tous les navires partant de Souakim pour l'Arabie ont des esclaves à bord. Il est vrai que ceux-ci ont des certificats de libération, et que leurs maîtres les font passer pour des esclaves domestiques, mais, arrivés en Arabie, les papiers de libération sont détruits et les nègres vendus. Et M. Lowe ajoute qu'il en est de même tout le long de la côte, de Suez à Souakim et Massaoua. Un cheik en avait transporté en une semaine 800 de Souakim à Jeddah. Aussi est-il urgent de créer des agents consulaires européens à Siout et à Khartoum, pour apporter un prompt remède à un pareil état de choses.

Plus au sud, le Godjam et le Choa sont étudiés par **Bianchi,** délégué de la Société d'exploration commerciale de Milan, qui a pu rectifier certaines données de la carte de Johnston ; ainsi, par exemple, Antotto est situé sous le 8° 53′ latitude N. et le 36° 15′ longitude E., tandis que la carte de Johnston l'indique plus au N. ; Finfinni, qui se trouve au N. N.-E. d'Antotto, était placé au sud de cette localité ; les monts Salala, indiqués près de cette même ville, en sont éloignés de 50 kilomètres. Bianchi n'a pas vu le lac Zouay, que son itinéraire lui aurait fait rencontrer s'il existait à la place que lui a donnée Johnston. Toute cette région, tributaire de Ras-Adal, est riche en éléphants. Bianchi aurait voulu pouvoir explorer tout le pays des Gallas au sud, mais les ressources nécessaires pour cela lui ont fait défaut.

L'annonce de la permission accordée par le sultan du Ouadaï à **Matteucci** de visiter le Bornou, le Baghirmi et le Sokoto, était prématurée. En effet, une lettre de Matteucci, du 1er août, annonce que n'ayant pu gagner la bienveillance du sultan du Dar Tama, il est revenu à El-Facher pour y chercher des guides qui conduiront sa caravane directement au Ouadaï. Il comptait s'avancer jusqu'à dix lieues de la capitale, et de là envoyer un courrier au sultan pour lui demander l'autorisation d'y entrer. En cas d'insuccès, le prince Borghèse reviendra en Italie, Matteucci et Massari se dirigeront vers le sud, pour tourner le Ouadaï et entrer directement dans le Baghirmi et le Bornou dont le sultan est moins fanatique. La saison des pluies était très mauvaise et rendait la

marche extrêmement difficile, ainsi que les observations astronomiques et géographiques. Malgré cela, Massari travaillait assidûment à recueillir toutes les données nécessaires au tracé d'une carte qui ne laissât rien à désirer aux explorateurs futurs.

Les relations de l'Italie avec sa colonie d'**Assab** deviennent toujours plus actives. Elle a dans la baie deux stationnaires, l'*Ettore Fieramosca* et l'*Ischia*, dont les équipages ont parfaitement supporté la haute température locale. Le professeur Sapeto se propose d'ouvrir le plus tôt possible les voies commerciales les plus convenables aux caravanes de l'Abyssinie. Après une saison dans laquelle le vent du S.-E. avait rendu difficile le débarquement et l'embarquement des marchandises, le calme des derniers mois a permis à plus de 200 barques arabes de jeter l'ancre dans les eaux de la rade, pour conclure des affaires avec les Italiens. Le Comité africain de Naples a été saisi de la question d'une expédition maritime à Assab, en vue de tirer parti des produits marins qui y abondent, et d'entrer en rapport avec les tribus qui entourent l'établissement italien, pour obtenir de l'ivoire, des plumes d'autruche, des peaux, etc.

La Société de géographie de Marseille a reçu, sur la mort de MM. **Carter et Cadenhead** et sur l'état général des districts explorés par les expéditions de l'**Association internationale**, à l'Est du Tanganyika, des renseignements qui font pressentir de nouveaux obstacles à l'œuvre civilisatrice dans cette contrée. Obligé de venir de Karéma au secours de MM. Burdo et Roger abandonnés par leurs porteurs, M. Popelin apprit de Simba lui-même l'alliance de ce chef avec Mirambo, et leur intention de réduire sous leur domination tout le pays jusqu'à Mpoumboué dans l'Oufipa; toutefois les blancs et leurs biens devaient être respectés. D'après un rapport fait à M. Greffulhe à Zanzibar par les porteurs des lettres de M. Popelin, MM. Carter et Cadenhead avaient quitté Karéma quelques jours après M. Popelin, avec des porteurs Ouangouanas, au nombre de 150 environ, et s'étaient dirigés vers l'Ourori. Le huitième jour après leur départ, en approchant de la grande ville de Mpimboué, pourvue de six portes, ils aperçurent des Oua-Rougas, pillant, rôdant aux alentours, et le chef Kassoghéro les fit entrer dans la ville, pour qu'ils y restassent jusqu'à la fin de la guerre que Mirambo et Simba faisaient à ces pillards. Ils étaient là depuis deux jours, lorsque, le 24 juin, des cris et des coups de fusils jetèrent l'effroi parmi la population; les Oua-Rougas étaient aux portes de la ville. M. Cadenhead s'efforça, mais en vain, de les amener par la persuasion à des sentiments pacifiques; les coups de fusils redoublèrent.

MM. Carter et Cadenhead se retirèrent alors avec leurs gens vers leurs tentes, qui avaient été dressées près d'une porte dont la garde fut confiée à 50 Ouangouanas, et toute la caravane se mit en état de défense. Les Oua-Rougas voulurent forcer les Ouangouanas à se battre. De leur côté les natifs, Ouachienzis, s'efforçaient de les amener à prendre leur parti, les menaçant de leur prendre tout ce qu'ils avaient. Le combat commença, et dès les premiers coups de feu, M. Cadenhead tomba mortellement blessé d'une balle à la tête. M. Carter se défendit un certain temps, tandis que beaucoup de ses gens étaient tués à ses côtés. Il aurait cependant pu sortir de cette lutte et s'échapper, si les 50 Ouangouanas n'eussent livré la porte et permis aux Oua-Rougas d'entrer pour tuer, par derrière, M. Carter et nombre d'autres avec lui. Ceux qui purent s'enfuir furent poursuivis par les Oua-Rougas; ils errèrent plusieurs jours, nus et mourant de faim; sept d'entre eux rencontrèrent enfin M. Popelin, auquel ils racontèrent la mort de ses amis et avec lequel ils se rendirent à Tabora, M. Popelin ayant jugé qu'il était plus prudent de se replier sur cette ville, avec MM. Burdo et Roger. Ses appréhensions pour M. Cambier resté seul à Karéma étaient très vives; il savait que Mirambo voulait voir la maison des blancs et se rendre maître de l'éléphant qui y était resté; il espérait qu'au moins M. Cambier pourrait échapper par le lac au moyen d'une barque et gagner Oudjidji. C'est ce qui est arrivé; d'après un post-scriptum de sa lettre, Karéma est tombé aux mains de Mirambo, et M. Cambier — qui le 4 juillet était encore à Karéma et savait ce qui s'était passé à Mpimboué, — s'est sauvé à Oudjidji par le lac. A Tabora, on disait que la route de l'Ounyanyembé à la côte était bloquée près du Mgonda-Mkali; cependant les courriers avaient pu arriver à Zanzibar. Il n'en est pas moins vrai que ces renseignements font comprendre l'énergie, la persévérance, et le dévouement qu'il faudra déployer pour faire pénétrer la civilisation dans cette région inhospitalière. La mort de MM. Carter et Cadenhead a fourni à sir Ch. Dilke l'occasion d'une communication à la Chambre des Communes, d'après laquelle le sultan de Zanzibar a envoyé dans la direction de Mpimboué un corps de troupes, sous le commandement du lieutenant anglais Matthews, auquel il a été permis de prendre temporairement du service dans l'armée du sultan.

M. **Thomson** doit être arrivé en Angleterre. En attendant le rapport complet sur son expédition, nous savons déjà, d'après ses dernières lettres au Dr Kirk et au secrétaire de la Société royale de géographie de Londres, que c'est une guerre entre Méréré et l'Ouahéhé qui l'a empê-

ché de revenir à la côte par la route de Quiloa, comme il avait compté le faire. Passant au sud du Tanganyika jusqu'à l'embouchure du Kilambo, il a traversé l'Ouloungou et l'Oufipa, et fixé la position de Kapoufi par 8° lat. S. et 30°,5′ long. E. à l'altitude de 5680 pieds. Il a pu explorer en partie le lac Hikoua ou plutôt Likoua, en déterminer la forme et la place sur la carte, ce que les géographes n'avaient pu faire exactement jusqu'ici. D'après tous les renseignements qu'il a pu recueillir, ce lac doit avoir de 100 à 110 kilom. de long sur 25 à 30 kilom. de large. Il se trouve à deux journées à l'est du Makapoufi, dans une dépression profonde des monts Lambalamfipas. Il reçoit le Mkafou, grande rivière qui prend sa source dans le Kaouendi et qui, par ses tributaires, draine une grande partie du Konongo, de l'Oufipa et tout le Mpimboué. M. Thomson attribue en grande partie le succès de l'expédition à Chouma et à son second guide Makatoubou qui, dit-il, se sont conduits comme des héros ; il loue également la conduite et le caractère des hommes de sa caravane, leur honnêteté et leur fidélité, si grandes que, du commencement à la fin du voyage, il n'a eu à enregistrer ni vols ni désertions. Ses gens le croyaient remis aux soins du Dr Kirk, envers lequel ils s'envisageaient comme responsables de ce qui lui arriverait.

L'*Africa oriental* nous a fourni quelques détails sur la situation de la **Compagnie générale du Zambèze,** dont nous étions sans nouvelles depuis fort longtemps (v. Ire année, n° 1). Les explorations au point de vue des mines, de la végétation, de l'agriculture, du commerce et de l'industrie, ont absorbé une grande partie des ressources primitives de la Société, mais elle en a trouvé de nouvelles. Ses travaux sont plus ou moins entravés par le nouveau ministre portugais de la marine et des colonies ; toutefois les administrateurs sont décidés à faire valoir leurs droits auprès du gouvernement. Ils ont créé une Société commerciale dirigée en Europe par M. Bensande, un des promoteurs de la Compagnie générale du Zambèze, et à Mozambique, par M. Bonchimol qui, comme M. Bensande, connaît à fond le commerce de l'Afrique centrale; tous deux y ont séjourné longtemps.

Nous parlions dans notre dernier numéro des difficultés survenues entre la France et l'Angleterre au sujet de l'**immigration indienne à la Réunion**. D'après une lettre insérée dans le *Times*, le gouvernement des Indes a suspendu cette immigration pour trois mois. L'*Antislavery Reporter* donne en outre, d'après un témoin oculaire, sur le sort des coolies dans cette île, des détails qui appellent une réforme. En effet, la forme sous laquelle ils sont engagés à leur arrivée équivaut à

une véritable vente. A peine débarqués, ils sont conduits au lazaret où on les garde dix jours, après quoi les hommes venus des différentes parties de l'île louent soi-disant ces émigrants répartis en lots, à raison de 300 francs pour un homme ou une femme et 150 francs pour un enfant de 10 ans; mais les membres d'une même famille ne sont pas toujours compris dans le même lot, le mari peut être séparé de sa femme, les enfants de leurs parents. Une fois la vente terminée, on les entasse dans des chars à bétail pour les mener dans l'intérieur. Les représentations de l'Angleterre ne seront pas sans résultat, car, d'après une communication faite par M. Charles Dilke à la Chambre des Communes, le gouvernement français a consenti à la nomination d'une commission mixte, chargée de faire une enquête sur la situation présente des coolies.

Dans le **Lessouto**, le gouvernement colonial a dû recourir à la force pour amener Masoupha et ses partisans à se soumettre au décret de désarmement. Il avait espéré que l'influence de Letsié réussirait à prévenir un conflit, et lui avait enjoint d'arrêter son frère et de détruire les fortifications de celui-ci à Thaba-Bosigo. Letsié répondit qu'il n'avait pas pour cela les pouvoirs nécessaires. Il ne s'en rendit pas moins à Thaba-Bosigo pour chercher à persuader Masoupha de cesser sa résistance.

Une autre tentative d'arriver à un arrangement à l'amiable a été faite par le premier ministre de la colonie, M. Sprigg, qui s'est rendu dans le Lessouto et a eu avec plusieurs chefs une entrevue conciliatrice. Plusieurs d'entre eux ont fait leur soumission et en seront quittes pour une amende. Mais Masoupha et Lerothodi persistent dans leur refus d'obéir. Le premier a réparé les fortifications de Thaba-Bosigo et rendu la montagne imprenable; le second a attaqué à Mafeteng un détachements des troupes que le gouvernement colonial a fait entrer dans le Lessouto, mais il a été repoussé. Les Tamboukis viennent de se joindre aux Bassoutos. Ceux-ci ont attaqué le 20 septembre Mohales Hoek et le lendemain Mafeteng, au nombre de 5000, mais sans succès. Le remplacement de Sir Bartle Frere par le gouverneur de la Nouvelle Zélande, Sir Hercule Robinson, amènera-t-il dans la politique coloniale un changement suffisant pour faciliter la pacification du Lessouto? Nous voulons l'espérer. Sir Garnet Wolseley vient de faire paraître une lettre dans laquelle il blâme énergiquement la politique du gouvernement du Cap qui, dit-il, « va exciter contre nous tous les natifs africains, du Zambèze au cap Ajalkas. » De leurs côtés, les missionnaires protestants se sont réunis en conférence à King William's Town pour protester contre le

désarmement. Ils ont établi par des faits que, sans leurs armes à feu, les indigènes ne pourraient plus protéger leur troupeaux et leurs récoltes contre les bêtes fauves ; depuis le désarmement, un Mossouto s'est déjà vu enlever 14 moutons par les tigres et un autre 12. Si cela continue, le pays sera bientôt infesté de chacals. La presse chrétienne anglaise s'associe avec énergie à ces réclamations. Le discours du trône, présenté à l'occasion de la prorogation du parlement, donne à penser qu'une politique modérée cherchera à calmer l'agitation causée par la mise en vigueur de la loi sur le désarmement. Dans tous les cas, le projet relatif à la création d'une confédération de l'Afrique méridionale est ajourné, si ce n'est abandonné, et le gouvernement reconnaît qu'il n'y aurait eu aucun avantage à faire des efforts pour résoudre cette question plus promptement que l'opinion publique ne le réclame.

Le P. **Duparquet** vient de fournir sur le régime des eaux de la **Cimbébasie,** encore peu connue, des renseignements qui nous la présentent sous un jour tout nouveau. Pour toutes les rivières qui l'arrosent, l'eau ne se montre pas toujours à la surface du lit, quoique le courant existe d'une manière permanente, et qu'il suffise de creuser un peu pour la rencontrer partout en abondance. Préservée dans le sable contre les ardeurs du soleil, elle conserve toute sa fraîcheur et sa limpidité au milieu des plus longues sécheresses. Dans la saison des pluies, l'eau coule à pleins bords ; pendant le reste de l'année, le cours des rivières est pour ainsi dire souterrain, et s'effectue lentement et par infiltration. Toutes les rivières sont d'immenses réservoirs d'eau, renfermée dans de grands bassins de granit sur une longueur qui atteint parfois une centaine de lieues ; c'est le cas de l'Omarourou et de la Souakop. On profite de la saison sèche pour convertir le lit des rivières en jardins magnifiques ; le froment et tous les légumes d'Europe y croissent parfaitement ; seulement il faut avoir soin de faire la récolte avant l'arrivée des pluies, autrement le courant impétueux emporterait à la mer clôtures, jardins et récoltes. La grande rareté des pluies dans la Cimbébasie explique la pauvreté du règne végétal ; en revanche, cette zone est dotée d'un des plus beaux climats du monde ; c'est un printemps perpétuel.

Le P. Duparquet n'a pu obtenir aucune information sur les Nhembas que Petermann a indiqués sur sa carte d'après des renseignements portugais. Cette tribu est entièrement inconnue, soit des indigènes, soit des chasseurs qui parcourent continuellement la contrée où la place le célèbre géographe. Au mois de décembre, le P. Duparquet a trouvé le

lac Etosha entièrement à sec; il n'a d'eau que pendant la saison des pluies, et ne sert pas de réservoir au fleuve Okawango, comme Petermann l'indique sur sa carte. Il n'a aucune communication avec ce fleuve et doit être formé par la rivière Ikouma, dont l'explorateur a parfaitement observé la direction.

Une lettre de **Savorgnan de Brazza** annonce qu'il était arrivé en remontant l'Ogôoué au confluent de la rivière Ofoué ; il allait repartir pour le pays des Adoumas et la région où sera placée la première station occidentale du Comité français de l'Association internationale africaine. Il avait réussi à amener une entente entre les indigènes, de manière à dégager la navigation du fleuve de toutes les entraves suscitées par les rivalités et des compétitions des tribus riveraines. Après avoir choisi le terrain de la station et l'avoir remis à M. Mison, enseigne de vaisseau, qui en sera le chef, il se mettra en route pour l'intérieur avec son compagnon, le Dr Balay, qui se dispose à le rejoindre. Il est vraisemblable que sur le plateau où l'Alima et la Licona prennent leur source, naissent d'autres rivières qui coulent vers le Bénoué et le Chari, à une altitude peu différente de celle du cours moyen du Bénoué et du lac Tchad, ce qui permettrait d'établir des relations faciles entre le Soudan et le Gabon.

Depuis que la traite a disparu de la **côte de Guinée**, les relations commerciales s'y sont développées d'une manière merveilleuse. Il y a 25 ans, un seul navire côtoyait de temps à autre ces bords pour y déposer les passagers, les lettres, de petites cargaisons. Aujourd'hui ces parages sont parcourus par 30 ou 40 bateaux à vapeur de compagnies anglaises, écossaises, allemandes, françaises, portugaises. La Compagnie africaine d'Angleterre à elle seule en emploie huit. M. Verminck, dont le nom se rattache à la grande découverte des sources du Niger, et dont les affaires entre Marseille, l'Afrique occidentale et les Indes sont considérables, va encore établir une nouvelle ligne de paquebots à vapeur de première classe, qui toucheront périodiquement à Sierra Léone. Le premier de ces vapeurs aura pour nom le *Djoliba*.

Nous avons mentionné, il y a un certain temps déjà, la formation à Libéria d'une société pour le **dressage des éléphants**. La direction de l'entreprise sera confiée au nègre **Anderson**, connu par ses deux voyages à Mousardou, capitale des Mandingues, à 300 kilom. au N. E. de Monrovia. Le manque de bêtes de somme dans la république lui a suggéré l'idée d'utiliser les nombreux éléphants qu'il a vus dans les districts qu'il a parcourus. Le cheval, dit-il, perd sa vigueur quand il descend des plateaux élevés des Mandingues ; le bœuf est usé au bout de

quelques années de travail, tandis que l'éléphant, fort, vivant longtemps et traitable quand il est dressé, prospère dans les conditions où les autres animaux succombent. Anderson est parfaitement qualifié pour cette entreprise. Dans ses voyages à Mousardou, à travers les montagnes, les marais, les jungles, il s'est rompu à toutes les fatigues, s'est fait à la chaleur et à l'humidité, au soleil et à la pluie, aux cailloux et à la boue. Il s'est occupé à tracer des routes, à défricher des jungles, à faire des relevés de terrain, etc. Il connaît très bien l'éléphant, et les chasseurs du Congo que l'on a mis à sa disposition sauront bien capturer l'animal pour l'amener à Monrovia.

D'après une lettre de M. **Lécard**, botaniste en mission dans le Soudan, au ministre de l'instruction publique, cette immense région réserve aux explorateurs de nombreuses surprises, au point de vue des produits du sol surtout. Chaque jour il récolte des plantes nouvelles, et parmi ces nouveautés il signale en particulier de la vigne à tige herbacée, à racines vivaces, qui produit des fruits délicieux. La beauté et l'abondance des fruits, la vigoureuse rusticité de la plante, la facilité de culture par suite de la plantation annuelle de ses racines tuberculeuses, lui font espérer qu'elle est susceptible de changer complètement les conditions de la culture de la vigne et d'en augmenter la production dans des proportions inconnues.

Le territoire compris entre Médine et Bafoulabé sur le **Sénégal,** d'une part, Bamakou et Dina sur le **Niger,** d'autre part, doit être reconnu et relevé si possible pour faciliter l'étude du tracé de la voie ferrée qui, partant de Médine et passant par Bafoulabé et Fangalla, aboutira au Niger. A cet effet le ministre de la marine a demandé à son collègue de la guerre de mettre à sa disposition des officiers chargés d'organiser des brigades topographiques, qui auront à faire la triangulation de tout ce terrain. Elles auront des escortes prises dans les compagnies d'ouvriers et tirailleurs indigènes ; des interprètes leur seront adjoints. Leur mission devra être terminée au 1er mai 1881.

Il est question d'organiser entre l'établissement anglais du **Cap Juby** et Londres un service régulier de navires à voiles, qui seront remplacés par des bateaux à vapeur dès que les affaires auront pris un développement suffisant. D'après les journaux anglais, plusieurs puissances maritimes cherchent à fonder des colonies dans ces parages. On parle entre autres d'une expédition espagnole en vue de l'établissement d'un comptoir à Santa Cruz de Mar Pequena, que le Maroc a cédé récemment à l'Espagne. Il y a là, semble-t-il, pour cette partie de l'Afrique, le commencement d'un foyer de civilisation sur lequel nous aurons à revenir.

NOUVELLES COMPLÉMENTAIRES

Un troisième câble télégraphique a été posé entre Marseille et Alger.

Le Dr Schweinfurth a exploré récemment le Djebel Atakah et le littoral du golfe de Suez vers le sud.

Le Dr Zuchinetti est de retour d'un voyage chez les Makarakas, les Niams-Niams, les Gouros-Gouros, au Darfour, au Kordofan, et dans la Nubie où il a étudié spécialement la manière dont on recueille l'or.

La mort de Cecchi n'empêchera pas Piaggia de se rendre de Khartoum vers le sud; il compte faire une première étape à Senaar et de là prendre la route de Fadasi dès que le temps le lui permettra.

Dans une exploration de la côte occidentale du lac Albert, Emin Bey a acquis la certitude que ce lac forme un système distinct de celui qu'a entrevu Stanley.

M. Denis de Rivoyre a passé à Port Saïd, se rendant à Obock, à la tête d'une mission scientifique et commerciale.

Le chef de l'expédition projetée par la Société de géographie de Saint-Gall, dans la mer Rouge, sera M. A. Kæser. Une somme de 250,000 fr. a déjà été souscrite à cet effet.

L'expédition à la tête de laquelle se trouve M. Ramækers, a quitté Zanzibar, accompagnée par M. Sergère et une légère caravane, n'emportant que le strict nécessaire jusqu'à Tabora. Le 15 juillet elle était à Kondoua.

M. le capitaine Bloyet est heureusement arrivé à Kondoua, dans l'Ousagara, où doit être fondée la première station du Comité français. Il a été très bien accueilli par le chef Mounié M'Bongo.

Les quatre voyageurs du Comité allemand sont partis de Zanzibar pour le Tanganyika, où ils étaient chargés d'établir la première station allemande sous la direction de M. von Schœler. Ils seront vraisemblablement obligés de s'arrêter à Tabora pour y attendre le résultat de l'expédition militaire du capitaine Matthews contre Mirambo et Simba.

Le 10 juillet MM. Popelin, van den Heuvel, Burdo et Roger, se trouvaient en bonne santé à Tabora.

Le capitaine T.-L. Phipson-Wybrants va entreprendre un voyage dans la partie de l'Afrique comprise entre le Zambèze inférieur, le Limpopo et la mer, qui n'a guère été explorée jusqu'ici que par Mauch et Erskine.

De nouveaux gisements diamantifères ont été découverts à Katdoornpan, près de Boshoff dans l'État libre.

Un propriétaire des environs de Vérulam, dans la colonie de Natal, a trouvé dans ses terres des traces de houille. Le terrain va être sondé entre les rivières Oumgeni et Oumvoti, pour s'assurer de l'emplacement exact de la couche de charbon.

Le Comité de la Société africaine allemande a mis 30,000 fr. à la disposition du Dr Pogge, pour la création à Moussoumbé d'une station qui sera en même temps un centre de relations commerciales et un refuge pour les voyageurs à venir. Il en a

accordé 6000 à M. R.-E. Flegel, qui fait un nouveau voyage au Bénoué en vue d'explorer, au point de vue hydrographique, le plateau qui sépare les bassins du Niger, du Chari, de l'Ogôoué et du Congo.

M. A. Durieux, missionnaire à la côte de Bénin, au service de la Société des missions africaines de Lyon, a fait, de Badagry, un voyage à l'intérieur jusqu'à Ado et Mounfo. Il a encore trouvé sur sa route des forêts vierges, mais en général un sol excellent pour l'agriculture.

M. Bonnat vient de revenir en Europe, après trois ans de séjour aux mines du Tacquah en renonçant à la direction de cette entreprise. Il n'a nullement souffert du climat, quoique celui-ci exige beaucoup de prudence de la part des Européens; ceux qui veulent vivre près de l'Équateur en conservant la nourriture et les habitudes européennes, meurent en grand nombre. Le climat peut s'améliorer, pense-t-il, à mesure que les forêts diminueront par suite de l'exploitation des mines.

M Soleillet qui avait quitté Saint-Louis pour l'intérieur, y est revenu à la suite d'informations d'après lesquelles les nègres du haut pays étant en guerre, il risquait d'être pillé comme il l'avait été une première fois. Il compte se remettre en route en octobre, et passer par Médine.

INFLUENCE CIVILISATRICE DES MISSIONNAIRES

Nous avons vu, dans le précédent numéro, que les premiers missionnaires protestants dans l'Afrique australe furent des Frères moraves; c'est à la même église qu'est due la première tentative, faite en 1736, de porter le christianisme aux nègres de la côte de Guinée, où depuis longtemps travaillaient des missionnaires romains dont l'œuvre était rendue infructueuse par la traite à laquelle se livraient à l'envi les Anglais, les Hollandais, les Français, les Portugais et les Espagnols. Mais tandis que le climat du sud de l'Afrique est généralement salubre, celui de ce littoral est tellement meurtrier pour les Européens, que les douze Frères envoyés successivement de 1736 à 1768 à Christiansborg, alors possession danoise, et dans les États du roi d'Akim avec lequel ils avaient conclu un traité d'amitié, y tombèrent les uns après les autres victimes de la fièvre. Cette mission dut être abandonnée jusqu'en 1828, où elle fut reprise par la Société de Bâle qui, pendant les dix premières années de son activité dans ce champ de travail, vit huit nouvelles tombes de missionnaires s'ouvrir auprès des douze précédentes. Il fallut songer à recommencer l'œuvre sur une autre base.

Revenu en Europe pour cause de santé, le missionnaire Riis ne fut pas plus tôt rétabli qu'il se rendit avec ses collègues Widmann et Thomp-